

et messieurs, nous devenons tous, à différentes étapes de la vie, des bureaucrates, des autocrates et des orgueilleux tant que nous sommes sûrs que la critique ne fondera pas sur nous.

Je connais par moi-même la Division de l'immigration depuis 1915. C'est grâce à moi et sous ma protection qu'un bon nombre d'immigrants sont venus au pays, et j'ai aujourd'hui en ma possession des chiffres concernant seulement trois d'entre eux, concernant leur contribution en espèces sonnantes au pays, sous forme d'impôts, depuis 1940. J'ai les noms et les adresses qui me permettent de le vérifier, mais il n'est pas nécessaire de les donner; vous pouvez en croire ma parole. Je classerai ces trois immigrants par numéro, seulement par 1, 2 et 3.

1. Cet immigrant, qui est mon demi-frère, ce que je ne savais pas, est venu ici et est,—vous pouvez en croire ma parole,—un citoyen très respectable de Windsor, Ontario, à tel point qu'il n'a jamais été arrêté. Je dis "n'a jamais été arrêté", parce qu'il y a quelques années j'ai été appelé au poste de police pour avoir violé le règlement concernant le stationnement, et j'ai dit: "Monsieur le magistrat, je ne suis jamais venu ici auparavant." Il m'a répondu: "Ce n'est pas de votre faute; le policier ne vous a pas pincé." Il est arrivé ici en 1922. Cet homme est très à l'aise, dans un genre d'affaires très essentiel à la population du pays, et depuis 1940 il a versé \$33,000 en impôts. Il a élevé une famille, payé loyer, consommé du pain, etc., etc.

2. L'autre demeure à Thamesville. Il avait sept ans lorsqu'il est arrivé ici. Il a fréquenté l'école publique jusqu'à la sixième année, à peu près. En 1945, et 1946, honorables messieurs qui m'écoutez, il a fait envoyer en Grande-Bretagne, en son nom, trente-sept wagons d'œufs et vingt-deux wagons de beurre. C'est dû à lui; c'est sa contribution. Je ne veux pas dire qu'il a fait don de tout cela, mais il a aidé à les rassembler et à les charger.

3. Il y a un autre immigrant. Cet homme a versé \$17,000 en impôts, c'est-à-dire en impôts sur le revenu. Je ne parle pas d'impôts municipaux ni de quoi que ce soit de ce genre.

Sans doute direz-vous et vous aurez parfaitement raison, que tout le monde n'est pas dans le même cas. Mais dans un champ de seigle, d'avoine, de pommes de terre ou de tabac, ce que je connais très bien, vous ne trouverez pas seulement des tiges. Et c'est ce qui fait la vie. Vous devez envisager dans son ensemble une période de dix, quinze ou vingt ans, et une population de cinquante millions. C'est ce qui fait la vie, et ne nous soucions pas des cas individuels.

L'hon. M. ROEBUCK: D'aucuns ont réussi et d'autres ont échoué, mais la plupart ont réussi.

M. LERNER: J'ai seulement 48 ans, monsieur le sénateur. J'avais quatorze ans lorsque je suis arrivé ici, mais je n'avais pas envisagé cette vie. Il y avait l'instinct de vivre, mais je n'avais ni père ni oncle ni aucun autre lien, et voici que je comparais devant cette honorable assemblée, animé d'intuitions divines et de désirs humains devant la perspective du Canada de demain. Il y a du bon dans toutes les circonstances de la vie. Mon cher monsieur le sénateur, permettez-moi de vous dire une chose que nous devons faire si nous désirons conjurer la crise du communisme. Nous frayons la voie au pire banditisme qu'un être humain puisse concevoir si nous abandonnons les populations d'Europe, surtout les enfants qui ne connaissent ni père, ni mère et qui, pour vivre, doivent devenir plus brutaux que les bêtes de la jungle. Ils ne reculeront devant rien. Le communisme, c'est tout ce que c'est. Je crois avoir le droit de dire ici, tout autant que n'importe quel professeur: "Permettons-leur de venir ici, donnons le ton à l'humanité, s'il y a un Dieu et s'il y a un Christ dans le ciel. Lorsque le Christ est venu chez le peuple, il ne lui a pas parlé, il l'a nourri et secouru, et ainsi le peuple a pu vivre. Nous avons une mission à remplir dans ce monde. Nourrissons ces populations, secourons-les, pansons les plaies de leur âme. Nous le pouvons; nous avons ce qu'il faut, mes amis.

Excusez ma harangue. Je me crois au conseil de London.

La PRESIDENTE: Nous étudierons avec soin ce que vous nous avez dit. Depuis que le Comité a été établi, nous avons essayé de faire adopter une attitude plus libérale envers l'immigration. Je vous remercie beaucoup.

M. LERNER: Merci beaucoup de votre attention et de votre courtoisie.

Le Comité s'ajourne pour se réunir de nouveau à la discrétion de la présidente.